Présentation SLAC 2015-2016

3ème année du S.L.A.C.

Au fil des deux premières années qui nous ont réunis : réflexion sur des auteurs critiques afin de dégager une méthode matérialiste des études littéraires, ie une démarche qui ne se fonderait ni sur la recherche d’une lecture exacte du texte pour lui-même (philologique), ni sur le commentaire de ce texte (sémiologique au sens large), mais qui prendrait le parti de s’intéresser d’abord et avant tout aux conditions matérielles et sociales de l’émergence du texte, et à ses interactions avec ce contexte. Nous nous situons ainsi à demi-mots dans le droit fil d’une approche marxiste qui attribue une responsabilité toujours systémique c’est-à-dire collective à l’acteur, ce qui dans le domaine littéraire a été formulé par les travaux de Barthes et de Foucault sur la mort de l’auteur [en tant qu’individu, créateur incréé].

C’est pourquoi nous nous sommes également concentrés les deux premières années sur deux approches thématiques : « la révolte » puis « le peuple », qui nous semblaient à même de réfléchir elles-mêmes ces questions de rapport au public, en abordant des textes conscients, ou inconscients, de leurs déterminismes et des prises de positions qu’ils constituaient autour de champs de force plus ou moins explicitement organisés.

Au fil de nos réflexions, nous nous sommes aperçus que nous tournions autour d’une question à la fois connexe à nos problématiques méthodologique et thématique, et largement impensée : celle de l’effet et de l’efficacité de la littérature sur le public, sur la société, ou sur ce mélange des deux que le XVIIe siècle appelait « le monde ».

Question connexe à notre problématique puisque si nous voulons déterminer le sens d’un texte au regard de son inscription dans un champ de forces sociales, il faut se poser la question de l’effet que le texte peut avoir sur ses lecteurs, y compris si cet effet n’est que littéraire : par exemple on peut étudier l’œuvre romanesque d’un Malraux en regard des effets biographiques liés à ses amitiés avec Drieu ou Aragon, sa manière de se distinguer d’eux et le rapport que cette différenciation entretient avec leur écart dans le champ des opinions politiques, mais on est également obligés de prendre en compte la mission toute romantique qu’il confie à ses œuvres de rallier les lecteurs au camp des républicains espagnols par exemple, tout en étant conscient de ce que cette profession de foi missionnaire peut ajouter à son désir de se distinguer de Drieu ou d’Aragon. Il n’y a donc pas d’approche sociologique du texte, ou d’approche sociocritique, qui ne puisse en toute rigueur faire l’économie du projet que l’auteur confie à ses œuvres, et de l’étude des chances de succès de ce projet.

Question de l’efficacité des textes qui est également, et nous nous en sommes rendu compte sans arrogance, assez largement impensée. La plupart des études littéraires semblent en effet s’appuyer sur le présupposé que l’auteur agit sur ses lecteurs par le biais du texte, que le texte est toujours dans une certaine mesure discours, et que ce discours est d’autant plus efficace sur le lecteur que celui-ci n’est pas à même de le percevoir.

Il agirait à la manière pernicieuse d’un poison – métaphore obsédante de *Madame Bovary*, roman sur l’effet des romans s’il en est. Et c’est bien là une des origines de cet impensé : les textes ont apparemment tendance à défendre l’idée qu’ils agissent, jusqu’à transformer la vie des lecteurs, Emma Bovary ou Don Quichotte. Or le sens sociologique le plus élémentaire voit bien en quoi l’intérêt des fictions à porter cette vision les surdétermine. Et on objecterait aussi que *Madame Bovary* ou *Don Quichotte* révèlent un rapport beaucoup plus subtil à la fiction, c’est l’absurdité du réel qui pousse leurs protagonistes à s’absorber dans les romans jusqu’à s’y empoisonner, absurdité du réel que parallèlement ils contribuent à mettre en évidence.

Impensé issu des fictions, donc, mais également du champ universitaire ès lettres, puisque qu’il s’agisse des études philologiques, du courant autotélique, ou même de beaucoup d’études sur le « discours du roman » pour reprendre le titre de H Mitterand, la plus grande partie du travail universitaire cherche avant tout à rivaliser de lucidité dans la reconstitution du discours subtil qui serait tenu par un texte. La prétendue épidémie de suicides (sept ou huit cas selon Lamartine en 1850) qui aurait suivi la publication de Werther en Allemagne est ainsi devenue un poncif, mais ne serait-ce pas confondre la cause, l’injonction au suicide, avec une de ses manifestations littéraires, le roman de Goethe ?

Là encore, nous faisons fonds sur notre statut de relatifs marginaux du système universitaire, ou tout au moins de nouveaux entrants pour critiquer ce point de vue vieilli, d’autant plus efficace qu’il est inconscient, et nous sommes prêts à remettre en question l’idée d’un sens du texte identifiable avant son usage par les lecteurs.

Car l’un des prérequis de cette problématique de l’efficacité sociale de la littérature, et l’un des principaux intérêts du questionnement dans lequel nous nous engageons, et nous vous engageons, sera de se décentrer du pôle de la production du texte, qu’il s’agisse des intentions de la personne de l’auteur, mais aussi de ses déterminismes propres, ou de « l’énonciation éditoriale », ie du discours que peut porter le mode de présentation du texte au public. Nous voudrions mettre l’accent sur le pôle très souvent minorisé de la réception, des usages des textes et des interprétations qui en sont données, autant à leur sortie qu’au cours de leur histoire, de leur fortune en bibliothèque, en manuels ou à l’université, parfois appelé « post-réception ».

S’il est extrêmement difficile d’isoler le public d’un texte, et d’interpréter l’impact politique ou affectif d’un livre, la plupart de ces études ont été menées plutôt par des sociologues que par des littéraires. Or elles nous instruisent souvent à rebours de notre première intuition, ex : *Reading Romance* de Janice Radway. De la même manière, *Germinal* de Zola est devenu l’emblème d’un discours qu’il ne tient pas, et les exemples sont nombreux.

Il n’est donc pas question de nier tout efficacité à la lecture, ou de dissoudre l’effet propre au texte au sein de déterminismes sociaux plus importants et qui ne seraient que reflétés par le texte, il s’agit au contraire d’examiner l’efficacité des textes telle qu’elle a pu être pensée par les auteurs en amont, programmée par les textes parfois à l’insu de ces auteurs, par la suite , mais également telle qu’elle s’est manifestée *de fait*, y compris sans entretenir de rapport apparent avec le texte. Ex : la construction du mausolée de Paul et Virginie a un rapport direct, illustratif, avec le roman, mais pas programmé par le roman ; tous les amateurs de Céline ne deviennent pas nihilistes ; et tous les auteurs fascistes n’ont pas été condamnés à la Libération, pourquoi certains plus que d’autres ? -> exemples jetés en vrac pour nourrir la réflexion. On pourrait penser également aux effets qui ont lieu sans être ni programmés par le texte, ni désirés par les lecteurs, comme la formation par exemple de communautés de sentiments, ou la diffusion de stéréotypes. Faut-il alors faire du texte une arme léniniste de combat et d’enrôlement au service d’une cause juste ? ou faut-il refuser tout hétéronomie au texte, et consacrer l’autonomie du champ littéraire en refusant de se subordonner à un impératif supérieur à sa propre recherche interne ? ou faut-il encore confier au public des œuvres comme support à une initiative qui doit demeurer sa prérogative ?

En dernier lieu, et pour laisser rapidement la parole à Quentin, Anaïs, et Marion, ce qui nous tient à cœur dans cette problématique de l’efficacité littéraire, c’est qu’elle interroge directement notre propre engagement militant en qualité d’universitaires, puiqu’elle pose la question de la possibilité de faire de notre travail d’élucidation universitaire un travail militant. Evaluer la portée réelle d’un texte, son impact affectif mais aussi éventuellement politique, n’est pas sans conséquences pour les chercheurs et pour les enseignants que nous sommes. A cet égard, il existe entre les organisateurs des différences de positionnement, qui vont d’une vision de l’université comme principalement vouée à reproduire la culture légitime à davantage de foi dans les perspectives émancipatrices de nos questionnements. Nous souhaitons donc pouvoir contribuer à bâtir une théorie de l’effet des textes littéraires, théorie au sens plein c’est-à-dire appuyée sur un empirisme raisonné, sur des exemples historiques et des cas concrets, et qui débouche sur une méthode laissant sa place à la singularité et au contexte du déploiement de chaque œuvre. Ce travail sera l’occasion de nous intéresser aux théoriciens qui nous ont précédés, et que leur engagement a également déterminé à se poser ce même type de questions, comme Trotsky, Lucien et Annie Goldmann, ou Pierre Macherey.

D’autres pistes sur lesquelles nous pouvons organiser des séances :

- comment faire du texte un outil de conversion : la littérature engagée, la littérature catholique.

- la question des fictions considérées comme dangereuses, le discours platonicien et ses résurgences historiques sur les dangers du théâtre, de la pornographie ou des jeux vidéos.

- les procès littéraires aux auteurs (Brasillach ou Takiji Kobayashi), aux éditeurs, ou à des individus qui se réclament de l’imitation d’un livre…

- la question de la provocation, par le discours extra-littéraire et par la fiction, comme exemple de l’interaction entre une initiative d’auteur et une réaction du public ou d’une instance médiatique.

-> questions très diverses, trop diverses.

Pour l’instant, aspect sociologique / Théorie littéraire / cas concret.